

PAGES ÉTRANGÈRES

POUR UNE FIANCÉE

Elle était blonde comme vous,
Celle dont les yeux fins et doux
Me laisserent l'âme blessée.
Pourtant mon cœur n'est pas jaloux
De vos bonheurs de fiancée.

Monte à ceux qu'aigris la douleur !
Je n'ai rien d'elle qu'une fleur :
Mais, quand un couple d'amants passe,
Je dis au bon Dieu : Rendez-leur
En félicité ma disgrâce.

Bien qu'il soit de vous séparé,
Votre ami se sent désiré ;
Il est triste comme vous l'êtes,
Moi, j'ignore s'ils ont pleuré,
Les charmants yeux de violettes.

Qu'on vous aime comme j'aimais,
C'est le vœu que je me permets.
Le secret que je vous confie,
J'ai de la peine pour jamais ;
Soyez heureuse pour la vie.

SULLY-PRUDHOMME.

IMPRESSIONS DE PRINTEMPS

Nous cueillons dans "L'Illustré Soleil du Dimanche," cette charmante page du poète des prés et des bois.

A l'aube du mois de juin, Paris a de radieuses matinées et d'exquis réveils. Lorsque j'y arrive de bonne heure, les rues sont encore plongées dans une obscurité relative ; mais le ciel est bleu, l'air est tiède, le soleil flambe au sommet des toits, et à l'ouverture de chaque voie transversale, de longues traînées lumineuses raient d'une bande claire la chaussée plus sombre, de manière à faire ressortir davantage l'ombre fraîche qui emplit l'intérieur des boutiques.

Dans cette ombre veloutée, les étalages des fruitiers mettent des colorations savoureuses. Des panerées de cerises mûres y montrent leur rougeur empourprée à côté du rouge cramoisi des fraises tassées en des corbeilles d'osier ; le jaune d'or des oranges jette çà et là une note éclatante au milieu des cressons verts et des asperges violettes, couchées sur un lit d'herbe.

Le long du trottoir, des femmes poussent des voitures à bras chargées de fleurs : roses de mai, chèvrefeuilles, muguet laiteux, œillets panachés. Une pénétrante odeur de printemps s'exhale de ces floraisons amoncelées.

Haut dans le ciel, les martinets tournoient et mêlent leurs cris aigus aux voix chantantes des marchandes des quatre saisons, tandis que, sous une porte cochère, un orgue de Barbarie accompagne de sa musique nasillarde les gaietés de la rue.

L'orgue joue un vieil air de bourrée limousine :

Baissez-vous, montagnes.
Levez-vous vallons !
M'empêchez de voir
Ma mie Jeanneton...

Et cet air à la fois vif et mélancolique réveille en ma mémoire un autre chant populaire, dont les métaphores sont tout aussi hardies, une chanson de mon pays lorrain, qui célèbre les impatiences d'un amoureux à la veille de ses noces :

...Je croyais qu'il était jour,
Aussitôt je me leva.
J'mis la tête à la fenêtre,
C'était la lune qu'était là.

—Belle lune, ô belle lune,
Que n'avances-tu d'un pas !
Si j'avais mon arbalète,
Je te jetterais à bas...

La chanson lorraine est plus énergique et moins délicate que la chanson limousine, mais elles sont toutes deux passionnées.

Les chants primitifs obéissent aux mêmes lois d'é-

volution et de lente transformation que les animaux et les plantes. Ils subissent l'influence des milieux, s'altérant, se nuancant, se compliquant, selon qu'ils reçoivent plus ou moins de culture.

Nos orchidées d'Europe n'ont ni les couleurs éclatantes ni les dimensions des orchidées de l'Amérique du Sud ; mais, au fond, elles sont sœurs et offrent à l'analyse les mêmes caractères essentiels.

Tel détail de coloration, presque effacé dans le Nord, s'exagère et prend plus d'intensité sous le soleil des tropiques. On observe de semblables modifications dans les chants populaires de nos provinces de France : la donnée première est identique, mais le vêtement de la chanson change suivant les mœurs et le climat. Ces variantes sont des renseignements précieux à noter, parce qu'elles correspondent presque toujours au caractère du pays où elles se produisent.

Dans les provinces où le paysan a l'esprit religieux et enclin à la rêverie, les chansons populaires ont un accent autrement tendre et mélancolique que dans nos régions de l'Est, où la race, plus positive et plus active, a la plaisanterie rude et l'amour moins poétique. Mais, de même qu'on préfère les plats de son pays aux cuisines les plus raffinées, si sauvages qu'elles soient, les chansons de notre province sonnent doucement à nos oreilles.

C'est pourquoi, par cette bleue matinée de mai, je me suis surpris fredonnant cet air évoqué par un orgue de la rue, cet air rustique de chez nous, qui me revient tout imprégné de l'odeur des serpolets de la terre natale.

SYMPHONIE DU PRINTEMPS

D'abord un frémissement à peine sensible, un sourd frisson qui court à travers la forêt : murmure mystérieux de l'herbe qui pousse, de la feuille qui se dépile et de la sève qui monte ; — puis, au bord des taillis où jaunissent les cornouillers en fleurs, au fond des combes humides où le joli bois épanouit ses calices roses, trois notes éclatent, trois notes vives, lestes et allègrement redoublées : c'est le premier éveil des chanteurs, le merle qui siffle sa chanson d'écolier aux arbres à peine bourgeonnant. Il a l'air de crier aux quatre coins de la forêt : "Gai ! gai ! qu'on s'ébaidisse, voici le printemps revenu, voici la Saint-Aubin où chaque oiseau marque déjà la place de son nid !"

A ce joyeux boute-en-train deux voix répondent ; l'une, qui jaillit de dessous les grands couverts, veloutée et vibrante à la fois, c'est le pinson ; — l'autre, partant des lisières, claire, naïve et sautillante, c'est la fauvette à tête noire. Ces deux nouveaux chanteurs n'ont qu'une courte mélodie ; mais ils la répètent à satiété, comme s'ils éprouvaient le besoin de se bien convaincre eux-même que l'hiver est sérieusement fini, et qu'en dépit des giboulées d'avril, le printemps n'est pas contremandé.

Là-bas, dans la plaine où les blés et les seigles verdissent, des centaines de voix aériennes et mélodieuses leur confirment la bonne nouvelle. C'est le chœur matinal des alouettes. — Dès l'aube, la première éveillée a pris l'essor, et montée comme le matelot à la vigie du grand mât, elle annonce à tout son peuple que voici le temps des amours et des nids ; puis elle se laisse retomber, ainsi qu'un fil à plomb, dans les sillons herbeux.

Une seconde alouette s'élance, puis une troisième, puis vingt autres ; c'est à peine si on les voit, là-haut dans la pourpre rosée du soleil levant, mais on entend leur musique lointaine dont les notes semblent s'égrener en perles lumineuses.

Le signal est donné. Partout, des buissons du chemin, des pruniers en fleur du verger, des berges de la rivière, des gorges profondes de la forêt, un *tutti*

merveilleux emplit la sonorité de l'air : trilles de chardonnerets, gazouillis des linots et des mésanges, vocalises de la grive, trémolos de la huppe, rentrée du bouvreuil, petite flûte du troglodyte et de la sittelle. Puis, par intervalles, sur ce fond incessamment varié, deux notes redoublées, graves, profondes, rêveuses, traversent l'épaisseur des bois.

C'est la voix du coucou, ce chanteur invisible et fantastique qui se fait entendre presque en même temps à tous les coins de la forêt, et qui semble rythmer la fuite des heures. On le croit tout près, on cherche, et son appel sonore retentit déjà au loin. Dans le concert de la joie universelle, c'est lui qui jette la note mélancolique. Ce double son si plein, si mystérieux, qui semble toujours fuir et qui revient sans cesse, est comme un écho des printemps évanouis et des amitiés envolées. Il a l'air de nous soupiner : "Souvenez-vous ! Souvenez-vous !... Donnez une pensée aux disparus, aux ombres aimées qui ne goûteront plus les ivresses du renouveau... Le temps s'écoule et vous emporte... Pour vous non plus, les printemps ne reflouriront pas toujours !" Mais, en dépit des pronostics de ce mélancolique et capricieux avertisseur, la commune allégresse du peuple insouciant des oiseaux continue de se manifester par une exubérance de chansons. Les feuilles poussent, les muguetts embaument, les nids se construisent partout : dans l'herbe, dans la haie, aux creux des arbres mort, à la fourche des branches vertes, et chacun ne songe qu'aux délices de l'heure présente.

ANDRÉ THEURIET.

LA GRÈCE

Ce passage de "Giaour" qui a été traduit dans presque toutes les langues et qui a inspiré le poète flamand Ledeganck dans son "Ode à Bruges" est, de l'avis des critiques de tous les pays, d'une beauté si saisissante, qu'il suffirait à lui seul pour immortaliser le nom et le génie de Byron.

Avez-vous jamais contemplé une femme qui vient d'expirer, avant que se soit écoulé le premier jour de la mort, ce sombre jour où le néant commence, où le danger et la douleur finissent, avant que les doigts de la destruction, sous lesquels tout s'efface, aient fait disparaître ces traits dont la beauté survit encore ?

Avez-vous remarqué cet air doux et angélique, cette extase du repos, ces traits fixes mais tendres qui sillonnent la calme langueur du visage ? N'était cet œil triste et voilé qui ne contient plus ni flammes, ni sourires, ni pleurs ; n'était ce front immobile et glacé, où la froide apathie de la tombe jette un secret effroi au cœur de celui qui la contemple, comme si sa vue pouvait lui communiquer cette destinée qu'il redoute et dont il ne peut détacher les regards ; n'était cela, et cela seulement, il est des instants, il est une heure d'illusion trompeuse où l'on serait tenté de mettre en doute la puissance de la mort, tant elle a imprimé de beauté calme et suave dans le premier et le dernier aspect que le trépas révèle. Tel est l'aspect de ce rivage. C'est encore la Grèce ; mais non plus la Grèce vivante ; à la voir froide, mais charmante, morte, mais belle, on se prend à tressaillir, car il manque une âme à ce beau corps ; elle a conservé sa beauté dans sa mort, cette beauté qui survit au dernier souffle, cet incarnat de funeste augure que la tombe elle-même ne détruit pas ; dernier rayon pâlisant de la physionomie, auréole d'or jetée autour de la destruction, dernier reflet du sentiment, étincelle de cette flamme qui peut-être vient du ciel, qui éclaire encore mais n'échauffe plus son argile chérie.

BYRON.

A force d'esprit, les Français se persuadent que leur servitude vaut mieux que la liberté des autres.—J. MICHELET.

En France, le tambour et le clairon couvrent tous les tumultes et rallient toutes les opinions.—AURÉ LIEN SCHOLL.